

Journal des fouilles de Jane Dieulafoy

Adaptation le TOC / mars 2024

Après notre premier voyage en Perse en 1881, je songeais à l'Iran : le souvenir de la cité de Suse hantait les nuits de mon mari. Il reconstruisait par la pensée ces palais des Achéménides, où la Grèce, l'Égypte et l'Asie occidentale avaient apporté leurs hommages et leurs trésors.

Marcel, mon mari, s'ouvrit à M. de Ronchaud, l'éminent directeur des Musées nationaux ; il lui parla de l'intérêt des fouilles à pratiquer dans cet Élam si lointain. De ces entretiens naquit le projet le plus révolutionnaire : mon mari acceptait une somme de trente et un mille francs, et s'engageait à commencer les fouilles de Suse.

Le gouvernement persan présenta quelques observations relatives aux tribus pillardes de l'Arabistan, formula des craintes au sujet du fanatisme local, fit des réserves concernant le tombeau de Daniel, exigea le partage des objets découverts, réclama l'entière propriété des métaux précieux, et nous accorda l'autorisation de fouiller les tumulus élamites.

Un tumulus est une petite montagne de terre qui recouvre un tombeau.

Le 17 décembre 1884, la mission montait à bord d'un grand bateau bondé de matériel.

Au large le *Tonkin* trouva une houle si dangereuse, qu'il dut s'abriter au sud de la Sardaigne.

Dès que le temps devint maniable, nous mîmes le cap sur Philippeville.

3 janvier.— Nous laissons à bâbord la petite île de Périm, et nous cinglons vers la côte d'Afrique.

4 janvier.—Dix-huit heures de traversée séparent Obock de Steamer-Point.

11 janvier.—Le *Huzara*. Le commandant et les officiers sont Anglais; la barre passe des mains des Indiens dans celles de matelots américains, allemands ou suédois; le charpentier a vu le jour sur les rives du Peï-ho; des Portugais de Goa, fortement mâtinés d'asiatique, sont chargés du service. La France est bien loin !

28 janvier.—L'*Assyria* se dirige vers le détroit d'Ormuzd, qui met en communication la mer d'Oman et le golfe Persique.

Encore un effort, et nous voici en pleine mer, puis en vue de Linga.

30 janvier.— Le navire met le cap sur les îles Bahreïn, situées dans les eaux arabiques.

12 février.—Nous avons troqué les bateaux contre la caravane. Il était temps : je me momifiais à ce régime maritime.

14 février.— Départ de Chouster.— Enfin nous franchissons le pont tortueux jeté sur le Karoun.—Sur le soir la caravane atteignait le joli village de Konah, nous nous sommes arrêtés au *tchapar khanè* (la maison de poste).

26 février.—Nous avons quitté la France depuis soixante et onze jours. Nous n'avons cessé de rouler, de naviguer ou de chevaucher.

—Un vent violent déchire les nuages ; à l'horizon vibrent des éclairs diffus, un terrible orage se déclare, la foudre se promène en zigzags lumineux, le tonnerre gronde sur nos têtes. Tout à coup apparaît, dans un nimbe éblouissant, une colossale masse brune :

—« Chouch! Chouch! ». C'est bien la forteresse de Suse : elle accueille ses nouveaux maîtres en fille des dieux. L'orage se déploie sur la droite, les augures sont favorables. Demain nous coucherons à Suse. *In-ch' Allah !*

Dieu soit loué ! nous touchons au but vers lequel nos esprits et nos cœurs tendent depuis plus d'une année.

27 février.—Un soleil radieux m'a réveillée. Le soleil réveille les mouches, et les mouches, à leur tour, réveillent mes camarades. Nous sommes moulus, courbatus, morts de faim, cependant nous prenons la route des tumulus, afin de choisir l'emplacement du camp de fouille.

Les tumulus de Suse se divisent en trois parties, de configuration différente, de hauteur inégale. Le point culminant, la crête de la *kalehè Chouch*, se dresse au sud-ouest, devant le *gabrè Danial* (tombeau du Roi Daniel), à trente-six mètres au-dessus du niveau moyen du Chaour.

Nos tentes dominent une éminence que je désignerai désormais sous le nom de tumulus n° 1.

Marcel pressent que l'entrée de l'apadâna, la salle du trône du palais) est située vers le sud, et doit être précédée d'un pylône.

Vous ouvrirez vos flancs, montagnes jalouses qui recelez l'histoire du passé! Vous livrerez vos trésors, nécropoles inviolées !

Seuls les ouvriers font défaut ; malgré les efforts des émissaires expédiés aux nomades dont les tentes nous environnent, personne ne s'est encore présenté.

1^{er} mars.— Les fouilles de Suse devaient commencer aujourd'hui ; Marcel l'avait annoncé, il a tenu parole. Son bataillon n'est pas brillant : un vieil Arabe qui broute, faute de nourriture, les jeunes chardons de la vallée, un borgne en instance auprès du prophète pour obtenir la guérison de son dernier œil, le fils d'une veuve mourant de faim, deux soldats auxiliaires subalternes de Mirza Abdoul-Raïm, nos domestiques.

Armés de pelles et de pioches, nous nous sommes dirigés vers un mur de briques qui apparaît dans un éboulis voisin des tentes. Avant d'attaquer la grande tranchée, il est bon de reconnaître le terrain.

L'honneur d'inaugurer les travaux m'avait été réservé. Fort émue, j'ai saisi une lourde pioche et travaillé jusqu'à extinction de forces; Marcel m'a relayée, tandis que nos acolytes enlevaient la terre. Dès midi le mur était déblayé sur deux mètres de profondeur.

Deux heures avant le coucher du soleil, les ouvriers ont cessé le travail pour faire leur prière. Ils reçurent avec une évidente satisfaction quinze *chaïs* (soixante centimes) par homme et promirent, *In-ch' Allah*, de revenir le lendemain.

7 mars.— La colonne de l'apadâna, la salle du trône, est déblayée. Elle s'appuie sur une énorme dalle carrée. Des buissons épineux couvraient l'emplacement du palais ; ils ont été coupés autour des quatre bases de la dalle, qui étaient ornées d'inscriptions. Aucun des textes cunéiformes perses, mèdes et babyloniens n'est intact. Tous furent brisés par la chute des colonnes. En voici la traduction, d'après la copie de Loftus, l'archéologue Anglais qui est venu ici avant nous en 1853.

« Dit le roi Artaxerxès, grand roi, roi des rois, roi des pays, roi de cette terre, fils du roi Darius, fils du roi Artaxerxès; d'Artaxerxès fils du roi Xerxès, de Xerxès fils du roi Darius, de Darius fils d'Hystaspe, Achéménide. Ce palais (*apadâna*), Darius, mon trisaïeul, le bâtit ; plus tard, du temps d'Artaxerxès, mon grand-père, il fut brûlé par le feu. Par la grâce d'Ormazd, d'Anahita et de Mithra, j'ai ordonné de reconstruire ce palais. Qu'Ormazd, Anahita et Mithra me protègent contre tout mal, moi et ce que j'ai fait ; qu'ils ne l'attaquent pas, qu'ils ne le détruisent pas. » !

8 mars.—Barak-Allah ! Alhamdou-lillah ! La nuit dernière, Ousta Hassan, le digne maçon arrivait au *gabr*, suivi de quarante terrassiers ; dès l'aurore il nous présentait son bataillon. La grande tranchée C, piquetée le lendemain de notre installation, accaparera désormais tous les hommes. Elle est divisée en chantiers de dix mètres. Chaque tronçon est pourvu de trois piocheurs et de neuf pelleteurs. Quatre hommes gardent les bagages, cuisent le pain de la compagnie et alimentent le chantier d'une eau vaseuse puisée dans le Chaour.

La journée commence vers cinq heures et demie, elle s'interrompt une demi-heure, le temps de manger une galette d'orge, l'unique nourriture des ouvriers, et cesse vers quatre heures, au cri de *tamam!* (fin), parti des tentes et joyeusement répété dans les chantiers.

Depuis trois jours il est devenu impossible de se procurer une bête. M. Houssay, élu chef de gamelle, se désespère. Le matin il nous offre du poulet *sokh* (frit) et du pilau ; le soir du pilau et de la volaille au gros sel. L'eau du Chaour est marécageuse, chargée de détritrus organiques ; Marcel recommande de la faire bouillir, afin de

détruire les germes malsains et les animaux visibles à l'œil nu. Je ne discute pas la mesure, elle est sage; mais le goût de fumée combiné avec le parfum de la vase achève de rendre intolérable notre unique boisson. La privation de légumes verts se fait cruellement sentir; si je m'écoutais, j'irais, en compagnie du vieil Ali, notre premier ouvrier— paître les chardons des crevasses.

17 mars - Les nuages accumulés par les vents du golfe Persique attendaient l'heure de la prière pour inonder la plaine. Les cataractes du ciel se déversent sur la tente qui se tend comme la peau d'un tambour. La pluie devient de plus en plus lourde ; elle affaisse sous son poids les parois de la tente exposées au vent. La toile tient bon et ne se laisse pénétrer par aucune gouttière, mais à travers les fils s'établit un suintement capillaire. Il semble que, d'une main puissante, un géant soutienne une cloche d'eau suspendue au-dessus de nos têtes.

18 mars.—Depuis quarante-huit heures, il pleut, il pleut sans trêve ni merci.

Les objets susceptibles de se dégrader à la pluie nous disputent encore cet espace où l'on vit, on mange, on fume, on travaille et l'on dort. Quant à bouger, il n'y faut pas songer. Il ne faut pas avoir le temps de se prendre soi-même en pitié.

19 mars.—Béni sois-tu, soleil radieux, première œuvre du Créateur ! Ton apparition rend l'ardeur à mon âme, l'espoir à mon cœur oppressé, la chaleur à mes membres engourdis. Soleil, que ne suis-je venue deux mille ans plus tôt sur cette terre où tu fus adoré ! Mes mains se seraient élevées vers toi pour t'offrir des sacrifices, j'eusse été l'une de tes prêtresses !

Visitons nos tranchées. Elles sont envahies. A mesure que les eaux s'abaissent, absorbées par les couches profondes, apparaissent des fissures, indiscutables pronostics d'éboulements prochains. Marcel abandonnera la fouille C pour attaquer une nouvelle tranchée, B. Cette excavation le renseignera sur la position des portes—si elles ne sont pas ruinées.

Des membres de taureaux à deux têtes, ont été trouvés et amenés sur le sol à l'aide de crics. De longtemps je n'oublierai la mine ahurie des Dizfoulis devant ces engins. Nos hommes en étaient arrivés à perdre la notion des poids ; sans de minutieuses précautions et une continuelle surveillance, ils se seraient fait broyer. Les fragments sont assez nombreux pour que l'on puisse, par la pensée, reconstituer l'animal gigantesque qui couronnait les colonnes. Voici le ventre couvert de poils frisés, les lourds genoux de la bête; un collier, orné de marguerites et d'une fleur de lotus entoure le cou. La base, le fût, le chapiteau atteignaient vingt-deux mètres de hauteur.

A côté d'une base gît la tête du monstre. L'extrémité du museau, ainsi que les cornes, les oreilles manquent encore.

Ces sculptures, exécutées dans un calcaire noir au grain très fin, éveillent l'idée d'un art décoratif puissant et d'une technique avancée.

La découverte des taureaux ravit et inquiète à la fois mon mari. Un mètre cube de marbre pèse près de trois tonnes ; les chameaux du pays ne sauraient porter une charge supérieure à deux cents kilogrammes ; les indigènes ne connaissent pas la charrette, même de nom ; le Chaour (le fleuve), sur lequel on pourrait peut-être aventurer des embarcations, est coupé de barrages. En supposant même qu'on brisât ces obstacles, où se procurer des canots ? Comment se comporterait un *kelek* (radeau persan) lorsqu'il serait chargé de caisses très lourdes et lancé sur un cours d'eau étroit, sinueux, bordé d'une végétation arborescente ? Comment franchirait-il les rapides de l'Ab-Dizfoul ? Jamais problème plus difficile à résoudre ne fut proposé à des gens plus mal outillés.

21 mars.—Grand Dieu ! Des bras s'agitent sur la crête du tumulus. A qui s'adressent ces bruyants appels ? Les Arabes pillent-ils le camp ? Sommes-nous tombés dans un piège ?

Nous prenons le pas gymnastique et gravissons tout d'une haleine les pentes abruptes du tumulus. «Qu'y a-t-il ?

—Venez, venez ! On trouve des faïences ! Le cœur bien ému, nous courons à la tranchée ; sur toute sa longueur apparaît le dallage de la cour.

Mêlés à une terre dure, on distingue, stratifiés, des matériaux de nature différente. D'abord se présentent des briques de terre cuite. Je crois reconnaître la corne striée d'un animal de grande taille et une patte pourvue de griffes. Le dessin demeure incompréhensible. Sont-ce des fleurs, sont-ce des animaux qui renaissent sous mes yeux ? A quelle loi obéit cette flore ou cette faune fantastique ? Aucune suite dans les tracés, aucune symétrie dans les formes.

Derrière la première couche je distingue, régulièrement alignés, des blocs de faïence grossière, longs de trente-six centimètres, épais et larges de dix-huit. On enlève prudemment un, deux, trois moellons ; alors apparaissent, des triangles bleus et verts, entrecoupés de triangles blancs. Le dessin se poursuit avec une parfaite régularité.

L'ensemble forme une frise complète, haute de soixante-douze centimètres, mais dont on ne saurait estimer la longueur. Aurions-nous rencontré les portes tant cherchées ? Marcel est radieux.

28 mars.— Le poulailler, composé d'un coq et de trois poules, fut attaqué vers minuit. Les cris de terreur succèdent aux chants, des coups de feu retentissent, les balles sifflent autour des tentes. La carabine et le revolver à la main, nous sortons. Des cavaliers arabes, les bras embarrassés d'objets volumineux, passent, lancés au

triple galop. Ils fuient. On tiraille dans la nuit noire, tandis que le bruit des chevaux emportés va toujours s'assourdissant.

L'algarade a été chaude. Juments, poulains et agneaux manquent à l'appel

Depuis, deux hommes montent la garde dans notre camp et se tiennent éveillés en chantonnant sans trêve ni repos. Nous nous sommes habitués à cette berceuse monotone ; quand la mélodie s'interrompt, chacun ouvre les yeux.

4 avril.— Quels terribles soucis me causent la découverte et l'enlèvement des émaux ! Chaque bloc, brisé quelquefois en sept ou huit fragments, est dégagé avec la pointe du couteau, dessiné sur un papier quadrillé, déposé dans une corbeille au fond de laquelle on jette un numéro d'ordre.

Les émaux en relief s'entassent dans notre tente, où nous avons pendant les jours de pluie le loisir de les reconstituer un magnifique lion dont le corps se profile sur un fond bleu turquoise. La coloration harmonieuse mais fantastique de l'animal, décèlent un art d'une puissance et d'une originalité indicibles.

La robe est blanche, la crinière verte, le ventre orné de poils bleus ; les poils de la moustache sont bleus et jaunes. Les articulations sont jaunes, bleues ou vertes, les griffes uniformément jaunes. Le fauve marche avec calme et s'appuie sur d'énormes pattes dont on sent la féline souplesse.

Des répliques doubles, triples, quadruples laissent supposer que la bête faisait partie d'une procession de fauves qui se déroulait sur une longue frise.

Tout serait au mieux, si chaque découverte n'éveillait en nous des sentiments analogues à ceux de l'avare couvant un trésor. Nos richesses s'amoncellent, et avec elles grandissent les craintes de ne pouvoir les emporter.

—En quatre mois, avec une somme bien minime, nous devons achever notre œuvre. Comment pourrait-il être question de poursuivre un travail d'ensemble ? La citadelle sera abandonnée. Les profondes et longues tranchées L et F du tumulus rectangulaire vont être délaissées. Au lieu d'entreprendre le déblayement de la fortification dans son ensemble, on se contentera de suivre les parements extérieurs.

Le nouveau programme peut donc se résumer en ces termes :

- 1° Reconstituer l'enceinte et les ouvrages défensifs.
- 2° Poursuivre le déblayement du palais d'Artaxerxès.
- 3° Chercher l'emplacement du grand escalier.
- 4° Prolonger l'excavation des lions.

24 décembre.—Dès l'aurore le camp s'agite et s'anime. Les ouvriers montent du Gabr, en longues files, reçoivent les outils et prennent le chemin des excavations. La scie chante dans les buissons nouveaux, les marteaux meurtrissent la tête des clous et les fichent dans les caisses. Chacun est à son poste.

31 décembre.— La nouvelle tranchée a été approfondie jusqu'au niveau des fondations en gravier de l'apadâna. On avait atteint le palais de Darius

Tous les soirs le magasin recevait de trente à quarante dalles blanches, compactes, solides. D'abord apparurent trois briques qui, superposées, donnaient le dessin d'une longue manche ; plus tard des pieds noirs chaussés de brodequins jaunes, des jambes et des mains noires.

Marcel a reconstitué des fragments de personnages; puis, réunissant ces fragments, il est arrivé à remonter deux guerriers de grandeur naturelle.

Le tableau représente des archers vus de profil, en marche, la javeline à la main, l'arc et le carquois sur l'épaule. Oreilles, poignets, sont chargés de boucles et de bracelets d'or. Le type du personnage ne varie pas: la peau est noire; la barbe, à reflets bleutés, encadre de ses boucles des lèvres minces, lisérées de carmin; les cheveux sont ondulés.

Trois détails du costume de nos guerriers nous ont frappés: la couronne, les bijoux d'or et, surtout, la grenade d'argent qui termine la javeline.

C'étaient, les trois insignes distinctifs des dix mille *Immortels*, gardes des Grands Rois. On les qualifiait d'Immortels parce qu'ils n'étaient jamais plus, jamais moins de dix mille, et qu'un immortel disparu était sur-le-champ remplacé par un autre immortel.

Hier, Mçaoud a vu Mohammed cacher sous son aba un objet volumineux.

Nous n'éviterons jamais le vol, mais les ouvriers doivent savoir qu'on ne le tolérera pas.

il faut couper le mal dans sa racine. Un exemple est indispensable.

«Tu as dérobé un objet découvert dans l'excavation dont je t'ai confié la surveillance. Tu es doublement coupable.

—Je n'ai rien pris.

—Tu mens.

—Je ne suis pas un voleur.

—Jean-Marie, Mçaoud, liez les mains de cet homme, conduisez-le dans la maison et enfermez-le. Il sera privé de nourriture et de tabac jusqu'à ce qu'il ait avoué sa faute.»

Au moment de la paye, les travailleurs demandèrent la libération de Mohammed.

Sur un refus formel, ils regagnèrent le Gabré Danial, où s'organisent les complots tramés contre nous. A l'aurore, pas un des deux cent cinquante ouvriers. Les chantiers étaient déserts.

Une heure plus tard, Marcel prenait la parole: « En punition, je diminue les salaires quotidiens; je congédie les paresseux, les vieillards et les enfants. Enfin, il sera pourvu au remplacement des terrassiers qui n'auront pas repris le travail. »

Avant qu'il fût midi, les mutins attaquaient à coups redoublés les parois des excavations. L'émeute était calmée.

Désormais la mission sera maîtresse du personnel qu'elle occupe.

4 janvier J'ai commencé l'emballage des archers.

Vingt caisses s'empilent.

Le 8 février, les caisses sont descendues dans la vallée à l'aide de petites charrettes, le palais est entièrement déblayé.

Le 18 mars, une dépêche de Téhéran nous enjoint de quitter Suse.

Marcel et moi accompagnerons jusqu'à la côte les Immortels et les Lions,

Le 29 mars, Mulets et chameaux sont chargés, prêts à partir. Dans une heure nous quitterons Suse, heureux, triomphants, maîtres des dépouilles des siècles évanouis.

Tcham Chembè, 31 mars.—Le transport des taureaux à Kalehè-Bender s'est effectué péniblement, mais il s'est effectué en une semaine.

1^{er} avril.—La caravane passa le Chaour à Bendè-Cheikh. Les caisses furent amenées sur la rive droite sans accident notoire.

4 avril.—Nous voici dans la partie la plus mal famée du désert. au delà s'étend la Turquie.

6 avril.—Partie dès l'aube, nous atteignîmes les terres de Cheikh M'sel et le village de Djéria, bâti au bord du Karoun. Cette fois nous étions bien sauvés. Un grand *kachtî* (bateau à voile) fut loué et chargé ; —on largua les amarres, et le courant, très rapide, entraîna le bateau.

Ahwaz approche, nous l'atteindrons dans deux jours.

12 avril.—Arrivés à Mohammerah, nous partîmes pour Felieh. Sept heures plus tard, nous atteignons Bassorah.

22 avril.— La remontée du Karoun est horrible ! On doit haler les bateaux ou avancer à la rame quand la végétation des rives devient buissonneuse. Aucun abri contre un soleil intolérable ; Nous souffrons cruellement. Les maxima journaliers du thermomètre suspendu au mât varient entre 59 et 67 degrés centigrades. A Paris,

entouré du bien-être que donne une civilisation raffinée, on gémit, on étouffe, on meurt, par des températures moitié moins chaudes

26 mai.—Tous en vie ! sous pavillon français! à bord du *Sané* !

A quoi tient-il que je ne reprenne le chemin de France sous la forme d'un colis plus léger et moins précieux que les autres ? Mektoub ! C'était écrit !

Dix jours plus tard, le *Sané*, recevait dans ses flancs les trois cent vingt-sept caisses et les quarante-cinq tonnes de bagages dont le transport nous avait coûté tant de peines.